



# Le Louvre-Lens, nature peinture

**Très riche, l'exposition raconte l'évolution du rapport des artistes au paysage en mettant en avant des œuvres surprenantes, méconnues ou oubliées.**

Votre âme est un paysage choisi, écrit Verlaine. Mais lequel? Comment et pourquoi les peintres occidentaux ont-ils choisi, depuis la Renaissance, leurs paysages? Quelles places et quelles fonctions ces paysages ont-ils dans leurs tableaux, leurs dessins? Religieuse, symbolique, scientifique, politique, ornementale, imaginaire, écologique, métaphysique? Que deviennent-ils quand l'homme les transforme et, finalement, les violente, pour aller vers ce moment où, selon Julien Gracq, l'épuisant démiurge à vie limitée «n'aura plus sérieusement en face de lui que lui-même, et plus qu'un monde refait de sa main "à son idée" – et je doute qu'à ce moment il puisse se reposer pour jouir de son œuvre, et juger que cette œuvre était bonne?» Le vers sensible du poète et l'allusion ironique à la genèse de l'écrivain paysagiste, celle-ci reproduite dans l'excellent catalogue (reproductions réussies, textes précis et non bavards), pourraient servir d'exergue à la riche exposition du Louvre-Lens.

Elle parcourt les évolutions et les nuances des artistes en trois grandes étapes qu'on peut définir chacune d'un mot: recherche, confrontation, destruction. A mi-parcours, un grand demi-soleil kitsch en aggloméré, créé par l'artiste et scénographe de l'exposition Laurent Pernot, sert de seuil au visiteur. Par une petite porte, il passe comme un enfant d'un monde découvert et imaginé par l'homme à un monde que celui-ci refait, met en scène et détruit, tel un dieu insatiable et un comédien perpétuellement frustré. Un paysage du siège de Sébastopol, peint par Durand-Brager en 1855, révèle une terre nue d'où l'homme a disparu.

L'astre de carton-pâte se couche plus qu'il ne se lève sur ce qui fut le décor de l'humanité; et tout finit comme au Moyen Age: par l'intériorité. La dernière partie, en bordure des salles et conduisant vers la sortie, expose un

art moderne et contemporain d'où le paysage lui-même a disparu. Que reste-t-il? Les formes nues de la création; autrement dit, l'âme du peintre. Titre: «Du spirituel dans la nature». De Candide à Kandinsky, lequel dit: «*La peinture est le heurt grondant de mondes différents destinés à créer dans et par leur combat le monde nouveau qu'on nomme l'œuvre.*» Tempêtes sous un crâne, pluie d'orgueil et *tábula rasa*.

**Serpent.** Pourtant, il y a six siècles, comme dans la Bible, tout avait bien commencé. Le mot *landscape*, paysage, serait apparu aux Pays-Bas dans un contrat pour un retable religieux, en 1485. En Italie, au XVI<sup>e</sup> siècle, le mot correspondant, *paesi*, décrit des toiles de petit format où il apparaît en soi. A Lens, une anti-chambre tapissée de cinq écrans présente «*le paysage avant l'homme*», quoique filmé par lui: des extraits du film envoûtant et répétitif *Koyaanisqatsi*, fait par Godfrey Reggio en 1982, avec une musique de Philip Glass. On entre dans le bain en lévitant. Passées quelques sculptures antiques, deux tableaux, merveilleux aux sens propre et figuré, indiquent combien le peintre pouvait prendre la place de Dieu pour reconstruire le paradis.

Dans *le Paradis terrestre*, Isaak van Oosten nous refait Adam et Eve parmi les animaux qui vont presque tous par couple, en attendant le Déluge. Les lions, les chameaux, les guépards, un cochon, un singe, tous anthropomorphes, nous observent et annoncent le Douanier Rousseau. On devine, tout au fond, au-delà d'un étang, un éléphant parmi les arbres. Eve debout tend une pomme à Adam assis tout en tendant l'autre main vers un autre fruit que lui sert le serpent.

Beauté géante des arbres, multiplication des oiseaux, paix ambiguë des animaux, temps suspendu: ce naturalisme enchanté donne





à voir un équilibre entre créature et création. L'âme est un paysage idéalement choisi. Le second tableau, peint en 1841 par Félix-Hippolyte Lanoye, montre Adam et Eve chassés du Paradis «*par un ange armé d'une épée flamboyante*». Ils sont petits, comme les personnages des derniers Poussin, dans un paysage immense, majestueux, précis, qui va les oublier.

Le paysage devient prépondérant chez des artistes classiques tels que Millet, Poussin, Claude le Lorrain. Il envahit les toiles de Corot, lequel annonce son premier rôle chez les impressionnistes. Le bourgeois est fâché : que deviennent l'âme et l'histoire, les grands hommes et les grands sentiments, dans toute cette lumineuse verdure ? Dans le *Dictionnaire des idées reçues*, Flaubert lui fait dire une banalité post-romantique et une vulgarité de fin de banquet. 1) «*Ruines. Font rêver, et donnent de la poésie à un paysage.*» 2) «*Paysages de peintre. Toujours des plats d'épinards.*» Le visiteur met l'œil et le pied dans le plat : huiles, aquarelles et dessins d'arbres, de nuages, de rochers, de paysages aquatiques, où l'œil et la main des artistes rejoignent par l'observation et la sensation les travaux des scientifiques, quand ils ne les anticipent pas. Tout au long du parcours, certaines œuvres sont éclairées spécifiquement par Laurent Pernot, comme ce tableau de Millet où ne cessent d'évoluer des lumières artificielles projetées sur la lumière immobile.

**Tensions.** Il y a partout des appariements, des confrontations surprenantes, des pas de côté. La mer minérale de Hokusai flotte non loin de paysages coloniaux où la violence est à peine suggérée. Une huile de Paul Guigou, peinte en 1859, fait éclater la lumière provençale dans toute sa sécheresse, et l'on entre physiquement dans un paysage encore naturaliste mais, par la terre claire et le gris rose des montagnes, déjà pré-cézannien.

La plupart des nombreuses œuvres présentées ont sur ce point un grand mérite : méconnues, oubliées, elles surprennent souvent et révèlent, par ce qu'elles charrient modestement de leur époque, comment le paysage est entré, à travers elles, dans la conscience bourgeoise et populaire. Bouvard et Pécuchet, lorsqu'ils se lancent dans l'agriculture, ont finalement perçu, à travers leur ingénuité stupide et méthodique, les attentes qu'il provoque en l'homme et les

tensions que celui-ci lui impose : «*Ils voulaient une campagne qui fût bien la campagne, sans tenir précisément à un site pittoresque, mais un horizon borné les attristait.*»

**PHILIPPE LANÇON**  
 Envoyé spécial à Lens

**PAYSAGE, FENÊTRE SUR LA NATURE**  
 au Louvre-Lens, jusqu'au 24 juillet.

Beauté géante  
 des arbres,  
 paix ambiguë  
 des animaux...  
 Ce naturalisme donne  
 à voir un équilibre entre  
 créature et création.



L'aube à Isawa dans la province de Kai de Hokusai, 1830-1832. RMN-GRAND PALAIS





**Tropical Landscape de Frederic Edwin Church, 1855. MADRID. C. CARMEN THYSSEN**

